



Le (S)éminaire 2011

«Sinthome, comme quart élément»

Thierry Piras

La psychose se tend à s'aborder par le chemin de ce qui fait trou au lieu de désir de l'Autre et la mise en évidence du paradigme d'une triple nomination, plus une, qui caractérise l'être humain au coeur de la vie moderne. C'est du Père et de ces différentes fonctions, comme unicité du porté de la castration, que va s'instaurer ce qui noue ou dénoue borroméennement, la distinction de la psychose et du délire. Il est de psychose avec le sinthome comme suppléance compensatoire et ce jusqu'à ce que, ce fasse de nouveau rupture vers la folie. A près 1973 Lacan, dans ce qui fait monstration, présente le chemin de la fin de l'analyse, par l'inscription d'un trou. D'un dit trou, pour que le sujet puisse y prendre place comme objet(a). Ce trou est de lui-même la co-incidence de trois trous, celui de l'imaginaire corporel, de par la castration symbolique ; celui du symbolique, de par le non-savoir de la jouissance de l'Autre ; et celui du réel, de par l'impossible à marquer le sens dernier. Cette co-incidence s'instaure en noeud de stricte équivalence, le symbolique, l'imaginaire et le réel. La psychose arrive quand lâche un des trois éléments, peu importe lequel ; alors le noeud ne tient plus et c'est le chemin de la folie. Le dernier rempart s'organise autour d'un autre noeud, un noeud par quatre éléments. Le quart élément fait fonction de suppléance, et ce marque ainsi la fonction du sinthome comme quart élément.

Il convient de poser que la présence d'une lésion dans le champ de l'Autre marque, ce qui sera dit comme psychose. Un signifiant y fait défaut ; or il n'est pas refoulé, il est forclos, de sorte que n'étant pas articulé dans le symbolique, quand il fait retour, il surgit dans le réel. La préexistence de l'Autre du signifiant à la naissance du sujet, constitue la thèse majeure de l'enseignement de la psychanalyse avec Lacan.

Rappelons que le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre, parce son premier objet est d'être reconnu par l'autre. Suivons Lacan, dans le discours de Rome en 1953 : « Le désir lui-même, pour être satisfait dans l'homme, exige d'être reconnu par l'accord de la parole ou par la lutte de prestige, dans le symbolique, ou dans l'imaginaire ». Si le langage est l'énoncé du collectif dans une société et si la parole est l'énonciation d'un sujet, nous sommes en présence de ces trois possibilités :

Structure

Langage

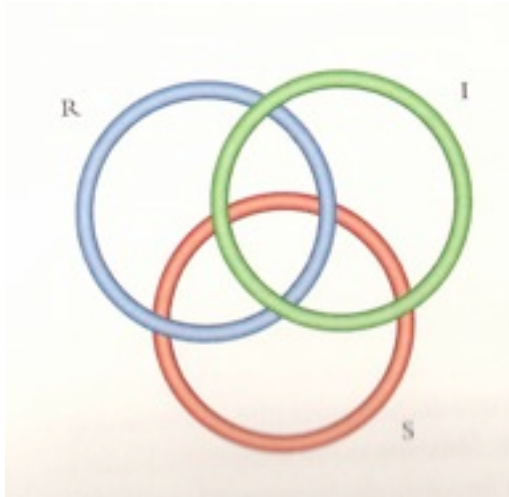
| | |
|---------------|-------------|
| Folie | sans parole |
| Névrose | et parole |
| Homme moderne | ou parole |

Ainsi avec la folie, le sujet est dans le langage, mais il ne parle pas, si l'on comprend de ce fait la tentative de se faire reconnaître par et dans sa propre langue. Il s'agit de prendre en considération l'historicité de l'être humain, pour constater la prégnance du discours de la science. Dans la société, dite, moderne, des paradigmes de la science, l'énigme du désir de l'Autre s'étouffe dans les certitudes des soucis des techniques d'autoconservation, de rendement, de consommation, de validations chiffrées. L'universel que représente le discours de la science subvertit tant la langue que les rapports sociaux. L'universel du langage fait obstacle, mur, à la parole du sujet, comme ces interrogations, sur que me veut-il, que cherche-t-il de moi, que suis-je pour lui, que suis-je pour moi. Cet universel triomphe par la disparition de la parole du sujet ; et l'enjeu de l'inconscient freudien, serait contre cette modernité et son errance, pour un retour possible aux sources, toujours présentes, quoique refoulées. Mais le retour du refoulé n'a pas pour objectif de combler les lacunes du conscient de l'homme de la civilisation moderne. Ce retour du refoulé est répétition par rapport à une rencontre toujours ratée. L'inconscient a de ce fait structure de bord, du moins topologiquement parlant.

La psychose sans délire ou pré-psychose s'instaure d'une triple nomination, à savoir du symbolique, qui est représenté par le symbolique, de l'imaginaire, lui représenté par la signification et enfin du réel, marqué du fait du discours. C'est le signifiant qui explique comme cause des significations, du fait que c'est le symbolique qui détermine l'imaginaire et non l'inverse. Ainsi, par exemple, c'est le signifiant venant de l'Autre qui donne telle signification à une image du corps. Si le signifiant manque, alors en retour, il y a prolifération de significations qui viennent suppléer à ce manque. La psychose sera déterminée par la forclusion du Nom-du-Père, dans ce qu'elle vient à être du de-noeud de la trilogie du RSI. Ainsi l'humain est tissé du RSI ; le noeud borroméen le représente comme noué, mais le modèle topologique fait également mise en évidence du trou inhérent au symbolique. Cette opération d'unification imaginaire est empêchée quand les trois ronds se dénouent ou sont mal noués, c'est à dire dans une forme non borroméenne (comme l'alignement des anneaux olympiques).

Prenons l'exemple du noeud borroméen :

Les trois entités, symbolique, imaginaire et réel sont nouées ensemble. Il suffit que se rompe un des cercles, pour que les autres soient libres et qu'accède par le manque d'un, la folie.

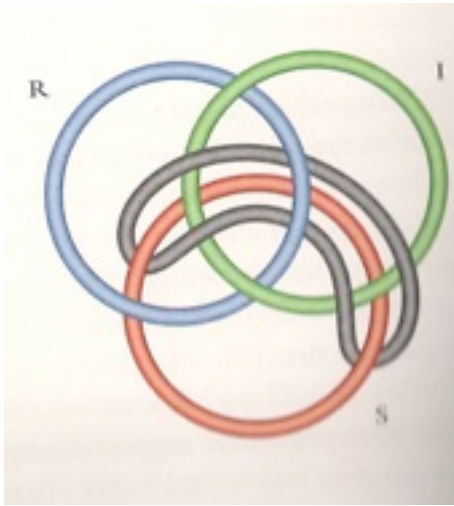


Le noeud borroméen du RSI.

La psychose est le non nouage à trois. Le cas d'instauration en est la forclusion du Nom-du-Père. Après le temps de la mère, le Père comme signifiant Nom-du-Père fondé par la mère. Ainsi, par ce repère dans le symbolique, l'enfant peut prendre place en s'identifiant en son être et son image à l'objet métonymique du désir de la mère,

le phallus imaginaire. Avec l'Oedipe, le Père apporte l'interdit de l'inceste et sa loi en privant, non pas d'abord l'enfant, mais la mère ; il la prive de ce qu'elle n'a pas. Privant l'enfant, ce père le débusque de la position première dite de perversion et il distille en lui ce que Freud a nommé le complexe de castration. Ce posturage ne sera pas s'en poser trouble si faille de la fonction du Père se révèle, par carence du père et non intégration par la mère d'une sympathie envers son époux, et par le crédit apporté face à l'enfant, de la dite parole du père. L'enfant objet, en terme phallique à la mère s'en trouve barré à sa nomination de sujet, son maintien dans l'indifférenciation sexuelle ou le déni du pas-de-pénis lui ouvre les affres de la psychose, par le maintien dans le champ de l'imaginaire, être le phallus de sa mère au détriment d'une accessibilité au symbolique du fait du champ du langage, instauré de la métaphore du Nom-du-Père, signifiant en place d'un autre signifiant, celui du désir de la mère.

L'installation de la psychose de Schreiber s'installe au moment de sa nomination comme Président de la Cour d'appel de Dresde. Il est confronté à une dimension d'inversion générationnelle : il est en effet plus jeune et de beaucoup face à ses condisciples qu'il devra diriger. Comment assumer et assurer une fonction d'autorité paternelle, celle de président, quand il y a faille pour lui du Père. Il n'avait pas inscrit en lui les signifiants de l'existence humaine de la paternité, à savoir le Nom-du-Père. La décompensation surviendra avec l'incertitude sur l'identité sexuelle. Ainsi, une psychose se déclenche lorsque cette faille vient s'ajouter, vient coïncider une seconde, par la rencontre d'un autre événement : l'appel à un signifiant de base, appel venant d'une autorité paternelle, exigeant l'adhésion du sujet (comme l'appel express des ministres auprès de Schreiber). Si la psychose est un non nouage à trois, seul le sinthome empêchera la dissolution définitive du RSI et la bascule dans le délire et la folie.



Le quart élément : le sinthome

Le sinthome a fonction de suppléance et de compensation lorsqu'il y a forclusion du Nom-du-Père et donc absence de nouage borroméen des trois consistances du RSI. Un quart élément vient alors faire raboutage et empêcher la folie du dénouage.

Lorsque qu'il y a forclusion du Nom-du-Père, c'est à dire dénouement du noeud borroméen, alors vient y suppléer le

Père-du-Nom comme quart élément. Tant que ce Père opère, il y a certes psychose, mais sans délire puisque le noeud tient grâce au sinthome. «Le père comme nom et comme celui qui nomme, ce n'est pas pareil. Le père est cet élément quart sans lequel rien n'est possible dans le noeud du symbolique, de l'imaginaire et du réel.» (1975 Lacan, Symposium James-Joyce).

Joyce est un cas quasiment de réussite, il devient lui-même le sinthome, d'où le nom de l'article de Lacan, Joyce le Symptôme. Il n'a pas de sinthome qu'est un père Idéal, alors il se fait lui-même Le Père-du-Nom par l'artifice de la lettre. Ainsi l'art d'écrire à la fonction de suppléance à la faillite de la relation imaginaire. L'Ego de l'artiste prend place comme sinthome, le quart élément du nouage borroméen. Il s'agit de se faire un nom dans le public. La psychose est du champ, non du familial, mais du public, il cherche à interpeller l'extérieur pour que soit mis en évidence son nom, par cet acte de nomination, qu'est la reconnaissance publique, connue, ouverte à l'Autre. Pour Joyce, son moi d'écrivain a fonction réparatrice, par la gloire du Nom propre, il voulait être connu pendant des siècles... Ainsi l'Ego devient compensation à la psychose, au non nouage du RSI, et il faut un quart élément, là où le Nom-du-Père est forclos. c'est aussi un autre cas, celui d'Aimée que nous présente Lacan.

Aimée, Margueritte Anzieu de son vrai nom consulte Lacan en 1932 à Saint Anne de Paris. Née en 1892, à l'âge de 18 ans elle a connu un amour très fort (de type érotomanie) pour un jeune collègue des PTT. Cet amour dure trois ans, mais n'est donc pas réciproque. Celui-ci se transforme en haine avec sa rencontre de Mademoiselle C de la N, qui devient très vite un objet d'adoration, avec qui elle peut s'épancher sur l'amour passé. C de la N est issue d'une famille de la noblesse déchue, et elle prend place pour Aimée de femme idéal. 1917, Aime se marie à un collègue René Anzieu, et un fils, Didier naîtra en 1923. Année où commencent à apparaître les symptômes, de sentiment de pénétration, de divinement de ses pensées, de paroles entendues à caractère de calomnies, d'insultes. EN 1923 aussi, elle découvre le roman de Pierre Benoit, Mademoiselle de la Ferté, où elle se reconnaît dans sa relation avec C de la N. Pour elle, ce n'est pas juste une coïncidence, mais bien une intrusion sur sa vie et ses amours. Pour elle, P. Benoit a voulu se faire un nom public sans la citer. Elle est hospitalisée par sa

famille jusqu'en 1925, où elle quitte son mari et son fils pour Paris. Aimée se sent appelée à faire quelque chose, il faut dénoncer le mal (il lui vole sa vie), c'est un devoir, elle doit alerter les autorités. Elle dépose pour ce faire une réponse sous forme d'un manuscrit de son premier roman, le *Détracteur*, qui sera refusé par Flammarion. Elle ne peut faillir, son nom ne peut pas rester inconnu du public. Elle n'a déjà pas de prénom, puisqu'elle porte le prénom de sa soeur décédée. Comme elle est refusée en réponse de publication, elle va faire justice autrement en atteignant, après passage à l'acte, une femme. Une actrice connue, qui joue dans une pièce de P. Benoit. Le 18 avril 1931, elle poignarde cette femme, pour que le public sache l'injustice dont elle a été victime. Le lendemain, elle aura son nom dans la presse, et ensuite dans la thèse de Lacan... Le délire disparaît peu de temps après, du fait de la réussite d'avoir pu mettre en oeuvre un quart élément : la nomination.

Donner nom, nommer, donner consécration à une chose par un nom, tel est l'acte du Père-du-Nom. Or cette place du Père-du-Nom est occupée un jour par l'analyste. Dans le séminaire *Le sinthome* (13 avril 1976), Lacan, dit : «Je pense qu'effectivement le psychanalyste ne peut se concevoir autrement que comme un sinthome». Dans la fin de l'analyse, il faut laisser ce Père-du-Nom, il faut pouvoir s'en passer et, Lacan d'ajouter : «On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir». Telle est la psychose lacanienne : forclusion du Nom-du-Père, sans dénouement du noeud borroméen, et ce par l'agir du Père-du-Nom. «Le sinthome est en effet ce qui pour la plupart permet ordinairement et banalement de donner dans l'imaginaire quelque consistance au réel du symbolique».

Paris le 10 janvier 2011